IX

MANILIUS ET GERMANICUS, UNE ÉNIGME HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE *

par Josèphe-Henriette ABRY

Maître de conférences à l'Université de Lyon III

SOMMAIRE. — *La comparaison entre les* Astronomiques *de Manilius et les* Aratea *de Germanicus a été faite jusqu'ici sous un angle surtout chronologique, pour déterminer lequel des deux poètes avait imité l'autre. On se propose ici d'étudier le* **rapport interne** *entre deux œuvres composées, vraisemblablement, dans le même laps de temps (12-15 ap. J.-C.). Les deux poèmes sont, en effet, étonnamment proches car l'un et l'autre dérivent des* Phénomènes *d'Aratos ; Germanicus a traduit la première partie de façon fidèle mais avec des innovations importantes; on peut penser que, dans la seconde partie (les fragments), il avait l'intention de s'écarter plus nettement de son modèle. Manilius, lui, tout en conservant la structure des* Phénomènes, *a choisi d'emblée de rompre avec la* **tradition aratéenne**, *Les deux poèmes ont, de plus, des caractéristiques communes : la place réservée à l'***astrologie**, les corrections ou additions scientifiques introduites pour mettre à jour l'***astronomie**, les fables stellaires traitées avec un mélange de plaisir et de réserve, une* **esthétique littéraire** *faite de concision et de densité savante. Ces œuvres sont non seulement symétriques, elles apparaissent complémentaires. Toutefois aucun poète ne mentionne l'autre ce qui laisse penser que l'*aemulatio *sur un sujet commun, l'étude du ciel, a pu se transformer en un* **divorce littéraire** *et* **philosophique**.

EPITOME. — *Iampridem inter se comparata sunt carmina, quae* Aratea *Germanici Caesaris et* Astronomica *cuiusdam Manilii feruntur, ut dinosceretur uter poeta prior fuisset. Perspicere uisum est quo uinculo arte coniuncta essent carmina eodem fere temporis spatio condita, scilicet ultimis annis Augusti imperantis et Tiberio regnum ineunte. Quae carmina miram similitudinem praebent quod utraque ex Arati* Phaenomenis *orta sunt : Germanicus enim priorem partem poematis illius Latine uertens fideliter Arati ordinem secutus est, ita tamen ut corrigeret quae corrigenda existimabat et tantum fragmenta alterius partis relinqueret; Manilius autem, qui Aratum quoque secutus est, aperte discedere maluit quam et ipse poetam Solensem imitari. Utraque carmina et communes notas in eo praebent quod astra uitas hominum regunt cum hinc ex errantium motibus caelum, unde opera hominum ueniunt, illinc ex zodiaci signis mores studiaque hominum pendeant, quod accuratiorem notitiam tum stellarum, cum omnium quae ad caelum pertinent tradunt, quod stellarum fabulis et indulgent poetae et prudenter utuntur, quod uersus doctos arte breui contractaque condunt. Non solum carmen alterum ad alterum respondet, sed etiam alterum alterum supplet. Tamen, cum neuter poeta alterius nomen memoret, suspicari licet ex amicitia aemulationeque de communi re, id est astrorum scientia, discidium de poetica et philosophia factum esse.*

La question des rapports entre Manilius et Germanicus se pose depuis longtemps comme une énigme.

* Cet article a été élaboré lors d'un séjour d'études à l'Université Ruprecht-Karls de Heidelberg, en décembre 1992, à l'invitation de l'Akademisches Auslandsamt. Qu'il me soit permis d'exprimer ma

Énigme littéraire : voici deux poètes, sensiblement contemporains, qui composent sur un sujet presque identique deux œuvres, qui nous sont parvenues mutilées ou inachevées, deux œuvres manifestement apparentées, tant les références explicites de l'une à l'autre sont nombreuses. Et pourtant aucun des deux hommes ne mentionne l'autre. Silence total. Énigme historique aussi : nous ignorons tout de l'auteur des *Astronomiques*, alors que Germanicus, personnage important de la maison impériale, prince brillant désigné pour régner un jour selon la succession voulue par Auguste, nous est bien connu [1]. Et les deux œuvres s'inscrivent dans un moment historique précis et critique : les dernières années du Principat et l'accession de Tibère au pouvoir.

Reprenons les termes de la question : deux poètes sensiblement contemporains? Certes, puisque les cinq chants des *Astronomiques* ont été composés, selon toute vraisemblance, entre 9 (mention du désastre de Varus) et 16 ap. J.-C. (les indices d'un composition se prolongeant plus avant sous le règne de Tibère sont fragiles); Germanicus, lui, aurait écrit sa traduction d'Aratos en 16/17, mais plusieurs articles récents tendent à remonter cette date jusqu'en 12/14 ap. J.-C. [2].

profonde gratitude pour toutes les personnes qui ont rendu mon séjour et mon travail extrêmement profitables, en particulier pour le professeur H.-A. GARTNER.

1. Depuis vingt ans, des travaux nombreux et importants ont été consacrés autant au personnage politique qu'au poète : d'abord trois éditions parues presque simultanément, *Germanicus, Les Phénomènes d'Aratos*, texte établi et traduit par A. LE BŒUFFLE, Paris, 1975, C. U. F.; *The Aratus ascribed to Germanicus Caesar*, ed. with an intr., transl. and comm. by D. B. GAIN, London, 1976; *Germanicus und sein Arat*, G. MAURACH, Heidelberg, 1978. Éditions suivies de l'étude d'ensemble de C. SANTINI : *Il segno e la tradizione in Germanico scrittore*, Roma, 1977; des travaux de R. MONTANARI CALDINI sur l'astrologie (v. *infra*, note 10); de la monographie de B. GALLOTTA : *Germanico*, Centro di ricerche e documentazione sull'antichità classica, Monografie 10, Roma, 1987, 229 p.; des travaux de T. MANTERO sur la poésie et sur la stylistique (v. *infra*, note 24); le congrès de Macerata-Perugia de 1986 : *Germanico, la persona, la personalità, il personaggio*, publié à Rome, 1987, a donné lieu à un bilan général et à une nouvelle série de communications très importantes, qui seront signalées ici (cité *Germanico, Atti*). Pour les *Astr.*, il est indispensable de se reporter à l'article de W. HÜBNER, *Manilius als Astrologe und Dichter*, *A. N. R. W.*, 32, 1 (1984), p. 126-320; à la bibliographie indiquée p. 268-279, il convient d'ajouter C. SALEMME, *Introduzione agli Astronomica di Manilio*, Naples, 1983, 171 p., ainsi que les Actes du Congrès de Lecce : *Manilio, fra poesia e scienza, Atti del Convegno di Lecce 1992*, a cura di Dora LIUZZI, Congedo editore, 1993, (cités, *Manilio, Atti*).

2. La datation basse proposée par A. LE BŒUFFLE (introduction, p. X : composition et, sans doute, publication des *Aratea* en 16/17 ap. J.-C., pendant le séjour de Germanicus à Rome), a été critiquée dans plusieurs travaux récents : C. SANTINI penche pour une période de trois ou quatre années avant 16/17 (*op. cit.*, p. 32); les échos de l'activité poétique de Germanicus qui se lisent dans les *Pontiques* d'Ovide ont conduit L. CICU à proposer 13/14 comme période de composition (La data dei *Phaenomena* di Germanico, *Maia*, 31, 1979, p. 139-144); de son côté, C. LAUSDEI conclut que le *proœmium*, dédié d'abord à Auguste vivant, avec les thèmes politiques qu'il développe, n'a pu être remanié et publié avec l'œuvre que peu après la mort du Princeps (Sulla chronologia e sul proemio dei *Phaenomena Arati*, paru dans : *Germanico, Atti*, p. 173-188); conclusions reprises récemment par H. ZEHNACKER, D'Aratos à Aviénus : astronomie et idéologie, *Illinois Classical Studies* 14, 1989, p. 319 et 324. La composition des *Astronomiques*, elle, se place après 9 ap. J.-C. : I, 898, mention du désastre de Varus; les indications chronologiques contenues dans les chants I et II montrent qu'Auguste est vivant; l'allusion, au futur, à l'apothéose du Princeps, sur laquelle s'achève le chant IV, ne prouve pas que celle-ci soit déjà intervenue; la mention de l'exil à Rhodes de Tibère, *recturi principis orbem*, IV, 764, est ambiguë : *le prince qui est appelé à régner* (un jour) ou *le prince qui était appelé à régner* (il gouverne désormais)?; enfin les indices en faveur d'une chronologie plus tardive que l'on a tenté de relever au chant V (B. BALDWIN, *Dating Manilius, « Astronomica »*, *Maia*, 39, 1987, p. 101-103) restent très fragiles. Tous les éléments que l'on peut réunir parlent pour une composition effectuée essentiellement du vivant d'Auguste, avec un remaniement vraisemblable du *proœmium* du chant I après 14; l'activité poétique de Manilius a pu se poursuivre jusqu'en 15 ou 16, mais il n'y a aucune allusion qui puisse être rapportée avec certitude au début du règne de Tibère.

Un sujet presque identique ? Il suffit de lire le *proœmium* de chacune des deux œuvres pour s'en convaincre. S'adressant au Princeps auquel il dédie son œuvre, Germanicus rappelle que la paix instaurée sur terre favorise désormais l'étude de l'astronomie :

> *Quel serait, en effet, le pouvoir des signes bien déterminés de l'année, soit que le soleil, dans sa ronde fort impétueuse, vire autour du Cancer brûlant et, à l'opposé, franchisse les bornes du Capricorne glacé, soit que le Bélier et la Balance partagent également le jour et la nuit, si sous ta protection une paix si profonde ne laissait la mer aux vaisseaux et la terre au cultivateur, si le silence des armes ne s'étendait au loin ?* Maintenant nous pouvons à loisir élever avec audace nos regards vers le ciel, chercher à connaître les astres et les mouvements divers du monde, *ce que doit redouter le navigateur, ce que doit éviter le laboureur averti, à quel moment l'un doit confier son esquif aux vents ou l'autre les semences à la terre.* (v. 5-14)
>
> *Nunc* **uacat** *audacis in cœlum tollere uultus*
> **sideraque et mundi uarios cognoscere motus** (11-12) [3].

De la même façon, l'auteur des *Astronomiques* célèbre la paix rétablie par l'empereur, *Caesar, patriae princepsque paterque*, condition indispensable pour que l'homme s'élève vers le ciel pour connaître le firmament :

> *hoc sub pace* **vacat** *tantum. Iuvat ire per ipsum*
> *aera et immenso spatiantem vivere caelo*
> **signaque et adversos stellarum noscere cursus.** (I, 13-15)

Deux *proœmia* symétriques qui, après la dédicace à un prince dont l'identité a été beaucoup discutée, définissent en termes voisins une entreprise presque identique : ainsi commence l'*étrange série de coïncidences* déjà notée par J. SOUBIRAN [4]. Le relevé des *loci similes* a été fait depuis longtemps [5] et on peut encore l'allonger. Il est éloquent : l'un des poètes a

3. Texte et traduction de Germanicus cités dans l'édition d'A. LE BŒUFFLE ; les *Astronomiques* seront cités dans l'édition de G. P. GOOLD, *Manilius, Astronomica*, collection Loeb, 1977.

4. J. SOUBIRAN, compte rendu de : C. SANTINI, *Il segno e la tradizione in Germanico scrittore*, paru dans la *R. E. L.*, LV, 1977, p. 496-498.

5. L'article de H. WEMPE, *Die literarischen Beziehungen und das chronologische Verhältnis zwischen Germanicus und Manilius*, dans *Rh. M.*, 1935, p. 89-96, a été repris par M. PAUER, *Zur Frage der Datierung des astrologischen Lehrgedichtes des Manilius*, Inaugural Dissertation, München, 1951, qui consacre les p. 3-67 de sa thèse aux rapports littéraires des deux poètes. Il ne saurait être question de citer ici l'ensemble des *loci similes* ; ils concernent surtout le *proœmium* des deux œuvres et la description des constellations et on relève soit des clausules identiques :
maximus auctor, GERM., 2, MAN., I, 386 ; **relictam / Andromedam**, GERM., 199/200 / MAN., I, 355/356 ; **cum coniuge Cepheus**, GERM., 184, MAN., V, 23 ; **squamea terga**, GERM., 721, MAN., I, 433 ;
soit des symétrie inversées :
GERM., 45, **Certior** est Cynosura tamen sulcantibus aequor,
MAN., I, 301 maiorem Tyrio. Poenis haec **certior** auctor (Cynosura)
ou des symétries appuyées ;
GERM., 71, **clara Ariadnaeo** sacratast igne **Corona** :
MAN., V, 253, **clara Ariadnaeae** quondam monumenta **coronae**.
GERM., 339, agricola et sidus **primo** speculatur ab **ortu**.
MAN., I, 401, hanc qui surgentem, **primo** cun redditur **ortu**,
GERM., 227, Lycaonis Arctos /**axem** actu **torquet** ;
MAN., I, 444, (Arctos) **axem** quae mundi stridentem pondere **torquent**,

manifestement lu l'autre, il s'en est inspiré, il l'a imité ou il a cherché à s'en démarquer. Mais, jusqu'ici, la question de la relation entre les deux œuvres a été envisagée essentiellement sous l'angle de la chronologie : qui fut le premier ?

La thèse qui a prévalu pendant longtemps donnait la priorité à Manilius pour des raisons essentiellement chronologiques liées à une double datation, qui plaçait les *Astronomiques* sous Auguste (9-14) et les *Aratea* sous Tibère (16-18). Germanicus aurait donc subi l'influence des *Astronomiques*, auxquels il aurait emprunté des expressions, des clausules et auxquels il devrait certaines contradictions que l'on a cru relever dans les *Aratea*[6]. C'était faire peu de cas des qualités poétiques du *doctus princeps* : depuis une trentaine d'années des travaux nombreux ont contribué à donner une autre image des facultés littéraires de ce prince[7]. Ou bien Manilius s'est-il inspiré des *Aratea* ? L'idée a parfois été avancée, jamais démontrée, et il est à craindre qu'une comparaison même serrée des tours et expres-

avec des antithèses :

GERM., IV, 62, stat super, **incerta** namque **omnia lege** feruntur.
MAN., IV, 14, fata regunt orbem, **certa** stant **omnia lege**.

soit des initiales de vers : **Has inter**, GERM., 48 / MAN., I, 305 ;
On peut encore citer des expressions semblables ou des variations sur une même expression : *defundit Aquarius undas*, GERM., 387, *defundens urnam*, GERM., 562 ;
MAN., I, 272/273 : *defundit Aquarius urna/...undas* ; II, 248 : *fundens et Aquarius undas* ;
GERM., 467 : *nixa genu facies* ; 627 : *Nixa genu species* ;
MAN., I, 315 : *nixa venit species genibus* ; V, 645 : *Nixa genu species* ;
metam ambire : GERM., 6/7 et 289, MAN., IV, 162/163 ;
ardens Cancer : GERM., 6/7 et IV, 55/56, MAN., IV, 162 ;
gelidus Capricornus : GERM., 289, MAN., I, 375 : *gelidum Capricorni sidus* ;
D'autres similitudes, enfin, n'ont jamais été relevées, ainsi à propos de l'équateur :

Hos inter **medius** nullo minor orbis agetur,
in quo cum Phoebus radiatos extulit ignes,
diuidit aequali spatio noctemque diemque.
Bis redit haec facies, librat quae sidera mundi,
cum uer fecundum surgit, cum deficit aestas. GERM., 496-500 ;

tertius in **media** mundi regione locatus
ingenti spira totum praecingit Olympum
parte ab utraque videns axem, qua lumine Phoebus
componit paribus numeris noctemque diemque
veris et autumni currens per tempora mixta,
cum medium **aequali** distinguit **limite** caelum ;
quattuor et gradibus sua fila reducit ab aestu. MAN., I, 575-581 ;

6. Après SCALIGER et BENTLEY, se sont prononcés pour l'antériorité de Manilius : M. BECHERT (*De M. Manilio Astr. poeta*, Lipsiae, 1891), J. MOELLER (*Studia Maniliana*, diss. Marburg, 1901) qui ont cherché à montrer que l'obscurité et les contradictions prêtées à Germanicus viendraient de l'imitation des *Astronomiques* ; exemple de contradiction chez Germanicus, v. ici, note 23. Malgré leur prudence, la plupart des critiques ont tendance à donner la priorité à Manilius : c'est le cas de M. PAUER, de R. HELM (*Manilius*, dans *Nachaugusteische nichtchristliche Dichter, Lustrum*, I, 1956, p. 156), A. LE BOEUFFLE, introduction, p. X, n. 1 et 2 ; C. SALEMME, *la priorità di M. sembra senz'altro più verisimile, Introduzione*, p. 151, avec bibliographie sur la question ; seul H. WEMPE (*art. cit.*) incline à donner la priorité à Germanicus. Nombre de critiques préfèrent suspendre leur jugement sur cette difficile question : E. ROMANO, *Struttura degli Astronomica di Manilio*, Accademia di scienze lettere e arti di Palermo, Memorie, 1979, p. 28, n. 45, R. MONTANARI CALDINI, *Aspetti dell'Astrologia* (*Germanico, Atti*, p. 164-166, n. 30) ; sans exclure que les deux œuvres soient strictement contemporaines et que, composées toutes deux dans le même laps de temps (12-15 ap.), elles se soient influencées l'une l'autre (opinion de B. FREIER, *De M. Manilii quae feruntur Astronomicon aetate*, Diss. Gottingae, 1880), J. SOUBIRAN (*art. cit.*).

7. Les travaux cités note 1 ont été préparés par l'article de P. STEINMETZ, *Germanicus, der römische Arat*, dans *Hermès*, 94, 1966, p. 461-482.

sions semblables ne puisse jamais offrir de conclusion certaine pour établir une chronologie relative des deux poèmes, tant la durée qui les sépare semble étroite. En revanche la mise en parallèle des œuvres prouve à l'évidence qu'elles sont étonnamment proches : de l'une à l'autre, il y a des références, des renvois explicites qui sont autant de signes. Les deux poètes se connaissent, ils ont composé dans le même temps des œuvres qui se révèlent presque jumelles à l'analyse. Entre ces deux hommes il y a donc eu nécessairement un débat littéraire et philosophique essentiel pour comprendre le climat intellectuel à Rome à la charnière entre le Principat d'Auguste et le règne de Tibère.

I. Deux œuvres de structure symétrique :

Bien que le sujet annoncé soit presque identique, les deux poèmes paraissent, à première lecture, assez différents : de la traduction d'Aratos en 725 vers aux *Astronomiques* en cinq chants, de la carte poétique du ciel à l'astrologie versifiée, l'écart est certain. Pourtant l'analyse montre qu'ils sont plus proches qu'il ne semble, d'abord par leur structure qu'ils empruntent, l'un et l'autre, parallèlement mais par des voies diverses, à Aratos.

Germanicus s'inscrit dans la tradition aratéenne, il compose, après Cicéron et Ovide, une nouvelle traduction des *Phénomènes*; mais, loin d'être un simple exercice de transposition, c'est une réécriture du poème d'Aratos adapté selon les exigences des progrès scientifiques réalisés depuis trois siècles et l'évolution des idées philosophiques et littéraires. Travail de réélaboration mais fidélité au modèle : Germanicus a respecté avec la plus grande exactitude l'ordre et les proportions de la première partie des *Phénomènes* et aux 732 premiers vers d'Aratos correspondent 725 vers selon un plan identique :

I) un *proœmium* assez bref (Aratos, v. 1-16, Germanicus, v. 1-18);

II) une description du ciel, des constellations que l'on peut voir dans les deux hémisphères (435 v. dans les *Phénomènes*/420 v. dans les *Aratea*) à laquelle succède

— une mention rapide des planètes, Aratos (8 v.) se déclarant embarrassé pour exposer leurs mouvements compliqués, Germanicus (9 v.), lui, promet de revenir longuement sur ce sujet;

— enfin les cercles qui se voient au ciel (la Voie lactée) ou ceux que les astronomes ont définis mathématiquement, tropiques, équateur, zodiaque (106 v. dans les *Phénomènes*/126 v. chez Germanicus).

III) Avec les constellations extra-zodiacales qui, par leurs levers et leurs couchers pendant la nuit, indiquent l'heure (ce sont les *paranatellonta*), s'arrête la traduction proprement dite de Germanicus, au début de ce qui est la troisième partie des *Phaenomena*, le calendrier.

En effet, Aratos énumère ensuite les éléments dans lesquels se mesure

le temps : la nuit rythmée par les apparitions et les disparitions des constellations zodiacales et extra-zodiacales (v. 559-732) ; le mois marqué par le cycle de la lune (733-739) ; l'année qui correspond au cours du soleil (740-751), et, enfin, le cycle de Méton qui regroupe dix-neuf années (752-757). Dans la quatrième partie (758-1154), Aratos rappelle quels signes la Providence de Zeus a disposés dans l'univers pour permettre à l'homme de se prémunir contre les dangers : l'observation des phénomènes célestes (halos, couleur du soleil et de la lune) et des phénomènes terrestres (essentiellement le comportement des animaux) révèle les intempéries futures (vent, pluie, tempête) ; les hommes peuvent ainsi parer aux périls imminents, les marins éviteront de prendre la mer lorsqu'une tempête s'annonce et le paysan rentrera ses récoltes avant l'orage. Ainsi les activités humaines peuvent-elles se régler selon la météorologie qu'annoncent les phénomènes célestes ou terrestres conformément à la Providence, conformément à la volonté paternelle de Zeus [8].

Des *Phaenomena*, Germanicus a donc traduit les deux premières parties (le *proœmium* et la carte du ciel), le début de la troisième partie (les *paranatellonta*) ; manquent, en apparence, le calendrier (le mois, l'année, le cycle de Méton) et les indications météorologiques de la quatrième partie. Or la tradition manuscrite a conservé à la suite un ensemble de six fragments (222 v.) dont il est difficile d'apprécier le sens : s'agit-il des restes ou de l'amorce d'un vaste poème touchant à la fois aux domaines de la météorologie, de l'astronomie et de l'astrologie, qui, dans l'esprit du prince, aurait été l'ébauche d'un second poème indépendant et complémentaire des *Aratea* [9] ? R. MONTANARI CALDINI s'est efforcée de montrer que la traduction de Germanicus ne s'interrompait pas brutalement au v. 725 mais que les fragments qui suivent étaient destinés à répondre à la quatrième partie d'Aratos [10]. S'il n'est pas possible de souscrire entièrement à la reconstitution que propose la savante italienne, l'analyse des fragments III et IV et la comparaison précise que l'on peut faire avec les textes astrologiques [11] prouvent que le prince entendait bien remplacer les pronostics aratéens du bon et du mauvais temps, les Διοσημεῖαι, par des déterminations météorologiques tirées de l'astrologie : ce n'est plus le comportement des animaux qui annonce la pluie ou les tempêtes à venir, ce sont les planètes qui, par leurs qualités propres et selon leur position dans le zodiaque, déterminent au fil des mois les alternances de froid, d'orage, de chaleur ou de sécheresse. On peut alors se demander si le fragment II (définition astronomique des cycles des planètes et de la durée de leurs révolu-

8. Sur la composition et le plan suivi par Aratos, v. l'édition de J. MARTIN, *Arati Phaenomena*, Florence, 1956, p. XXIII-XXIV.

9. C'était l'opinion d'A. LE BŒUFFLE, dans son introduction, p. XXV.

10. *L'astrologia nei Prognostica di Germanico*, dans *S. I. F. C.*, XLV (1973), p. 137-204 (= *Astrologia* 1) ; dans un second article : *L'astrologia nella traduzione aratea di Germanico*, dans *S. F. I. C.*, XLVIII (1976), p. 29-117 (*Astrologia*, 2). R. MONTANARI CALDINI a relevé de façon un peu forcée parfois, les notations qui, dans les *Aratea* proprement dits, annoncent les pronostics astrologiques que Germanicus voulait substituer aux Διοσημεῖαι d'Aratos et qui révèlent en lui un fin connaisseur et un adepte de cette science à la mode. Conclusions reprises récemment dans : *Aspetti dell'astrologia in Germanico*, dans *Germanico, Atti*, p. 153-171 (= *Astrologia*, 3).

11. V. *infra* ce qui concerne l'*introduction de l'astrologie*.

tions) n'est pas en rapport avec le calendrier proprement dit (*Phénomènes*, 733-757). Dans sa traduction d'Aratos, Germanicus se heurtait, en effet, à plusieurs difficultés : si la description de la carte du ciel (v. 19-558) pouvait être traduite fidèlement au prix de corrections et d'adaptations nécessaires, il n'en allait pas de même pour le calendrier qui traitait de questions soit bien connues (le mois lunaire et l'année avec les saisons) soit dépassées et inadaptées aux réalités romaines (le cycle de Méton). Après la réforme astronomique du calendrier effectuée par César, après le calendrier poétique, civil et religieux dressé par Ovide dans les *Fastes*, il devenait sans doute difficile pour Germanicus de continuer à respecter son modèle, après la version virgilienne des pronostics aratéens, il fallait innover : les fragments sont peut-être la trace de cette rupture nécessaire. Il est toujours risqué de proposer des hypothèses, mais on peut remarquer que le fragment II sur la durée des révolutions planétaires comporte une définition rapide de l'année (II, 10-12) et du mois lunaire (II, 13-14), qu'il faut peut-être rapprocher d'Aratos (v. 733-751), et que la mention des cycles des autres planètes apporte, de fait, un développement neuf dans la poésie latine et des variations autour de la notion de temps.

Manilius, lui, ne se rattache que d'assez loin, en apparence, à la tradition aratéenne [12]; son projet, à la fois plus vaste et différent, est de composer un poème didactique qui, par son ambition, soit comparable à celui de Lucrèce; il faut enseigner aux hommes une vérité philosophique neuve, la loi du destin qui gouverne l'ensemble du monde et que révèle l'astrologie. Pour accéder à cette révélation, il est indispensable de connaître le mécanisme du monde, les constellations et tout ce que l'on voit au ciel; dans le chant I, Manilius procède donc à une manière de propédeutique astronomique qui, à la fois, s'inspire fortement du poème d'Aratos tout en s'en démarquant vigoureusement. Ce chant forme véritablement des *Aratea* suivant un plan analogue comprenant :

— une carte du ciel, plus brève que celle d'Aratos et de Germanicus (v. 275-442 = 167 v.) et différente dans sa présentation;

— en revanche, les cercles célestes (v. 561-804) font l'objet d'un développement beaucoup plus important : 243 vers contre 106 (Aratos) et 126 (Germanicus);

— il n'est guère possible de tirer de conclusion de la mention des planètes (v. 805-808) qui est peut-être l'œuvre d'un interpolateur;

12. Souvent évoquée, la relation littéraire entre les *Astronomiques* et les *Phénomènes* n'a jamais été traitée à fond, remarque faite par A. M. WILSON, *The prologue to Manilius*, I, dans *Papers of the Liverpool Latin Seminar*, 5, 1985, p. 284. La comparaison entre les deux œuvres n'a porté, le plus souvent, que sur la carte des constellations (*Astr.*, I, 275-560) prise pour une traduction fidèle d'Aratos (F. MALCHIN, *De auctoribus quibusdam qui Posidonii libros meteorologicos adhibuerunt*, Rostock, 1893, p. 51). Contre cette opinion, E. ROMANO, *Struttura*, p. 27-36 : les v. 275-560 sont une lecture critique du texte des φαινόμενα, avec utilisation d'Hipparque et de la tradition astronomique pour ce qui regarde l'ordre de la *sphaera*, des scholies et des *Catastérismes* pour la description de chaque constellation. Mêmes conclusions nuancées chez C. SALEMME, *Introduzione*, p. 82-85. Enfin, R. MONTANARI CALDANI, dans un article récent, part d'une analyse approfondie de l'*imitatio* d'Aratos dans les v. I, 456-482, pour montrer que Manilius refuse les idées du poète de Soloi sur les constellations, au profit d'une conception différente de la Providence : *Le costellazioni in Manilio, ovvero l'imperfezione perfetta*, dans *Manilio, Atti*, p. 55-78.

— et surtout, le chant I se termine sur un *excursus* consacré à d'autres phénomènes que l'on voit apparaître au ciel : les comètes (v. 809-926) particulièrement redoutables car elles présagent des calamités et fléaux divers tels que pestes et guerres civiles. Ce sont donc aussi des annonces, non plus de la météorologie, mais du destin et le chant I s'achève, comme les *Phénomènes*, par une réflexion sur les signes disposés dans l'univers par la divinité pour annoncer aux hommes les dangers imminents qui, contrastant avec le déterminisme rigoureux des chants suivants, révèle l'influence d'Aratos.

Les analogies entre les *Astronomiques* et les *Phénomènes* ne s'arrêtent pas là, d'autres symétries n'ont jamais été relevées :

— d'abord les *paranatellonta* : le système est repris par Manilius qui lui donne une place considérable puisqu'il réserve un chant entier (V) aux levers des constellations extra-zodiacales dont les influences, en astrologie, doublent et renforcent les déterminations des signes du zodiaque. Les *paranatellonta* ne servent plus à lire l'heure pendant la nuit, mais ils déterminent la psychologie, la morale et le comportement des individus. C'est là une symétrie purement formelle, il est vrai, mais néanmoins réelle.

— Il faut y ajouter la correspondance que l'on peut relever entre le chant III des *Astronomiques* et la partie centrale des *Phénomènes* consacrée au calendrier, c'est-à-dire au temps sous toutes les formes qu'il revêt : le rythme de la nuit, avec les levers des constellations zodiacales et extra-zodiacales, le mois déterminé par la lune, l'année marquée par le cours du soleil, et enfin le cycle de Méton. Or le temps et ses modalités forment aussi le thème essentiel du chant III, au cœur des *Astronomiques* : partant de la nécessité, pour l'astrologue, de connaître précisément le signe qui se lève sur l'horizon au moment d'une naissance (c'est l'Horoscope ou signe ascendant), Manilius introduit un long *excursus* scientifique sur les variations de l'heure et du temps; en raison de l'obliquité de l'écliptique, la durée du jour (donc, de l'heure) varie selon les saisons; elle varie aussi selon les latitudes : de l'équateur aux régions polaires la mesure du temps change totalement; à l'équateur, quelle que soit la saison, les jours et les nuits ont une durée uniforme de douze heures tandis que sous le pôle, il n'y a qu'un seul jour et une seule nuit de six mois chacun. Il faut donc savoir qu'il existe une référence invariable (l'heure équinoxiale) et, si l'on est astrologue, on doit connaître de mémoire les tables d'ascension des signes pour les principales latitudes de l'*oikouménè*, d'autant que la durée de vie réservée à chaque individu dépend du temps que mettent les signes à se lever. Enfin, le chant III se termine sur un épilogue consacré aux quatre points cardinaux de l'année, les solstices et les équinoxes; chacun marque une saison qui, pour les hommes, se traduit par autant d'activités diverses. On voit donc que, contrairement à l'opinion de G. P. GOOLD [13], la conclusion du chant III en souligne l'unité profonde et le thème essentiel : le temps sous les diverses formes sous lesquelles nous le percevons, temps cosmique avec les variations du jour et de la nuit selon les saisons et selon les latitudes ter-

13. G. P. GOOLD, *Manilius*, introduction, p. LXXXI.

restres, temps personnel de la durée de vie impartie à chaque individu, temps humain des activités qui se déroulent au fil des saisons, doublant et réalisant le temps cosmique. Cette réflexion sur le temps qui occupe, en fin de compte, la partie centrale des *Astronomiques* tels qu'on les lit, est, de fait, exactement symétrique de la partie centrale des *Phénomènes*, le calendrier.

La comparaison entre les trois œuvres montre donc que, dans la structure même de leurs poèmes, Germanicus et Manilius sont également les héritiers d'Aratos : l'un entreprend de donner une nouvelle version de cette œuvre célèbre, mais il n'en traduit que le début, laissant des fragments difficiles à interpréter, mais que l'on peut lire à la lumière de la structure des *Phénomènes*; l'autre, parce que le poème d'Aratos a fourni un cadre structurel parfaitement reconnaissable pour une œuvre entièrement neuve : les « *Aratea* » du chant I s'inspirent des *Phénomènes*, dans la description du ciel et dans l'importance accordée aux comètes, signes annonciateurs du destin, qui ouvrent sur l'astrologie des quatre chants suivants, tandis que le calendrier trouve son répondant dans la méditation sur le temps, thème central du chant III. Par rapport à un même modèle, les deux poètes se définissent différemment : fidélité avouée mais limitée chez Germanicus, pour Manilius, un cadre accepté et utilisé de façon très reconnaissable même si, en fin de compte, le poète a choisi de refuser l'héritage aratéen [14].

II. Les choix communs aux deux poètes.

Partant d'un modèle commun, les deux poètes ont opéré des choix semblables.

1) *L'introduction de l'astrologie.*

Premier point commun : la place qu'ils accordent à l'astrologie. Pour Manilius, cela est évident. Les *Astronomiques* ont pour objet l'enseignement de cette science nouvelle, à la fois mathématique, puisqu'elle repose sur la connaissance des astres et de leurs mouvements, et philosophique, puisqu'elle révèle aux hommes l'explication de leurs destinées en leur apprenant ce qu'est le monde et comment la vie de chacun est une partie intégrante du cosmos par lequel elle est totalement déterminée. L'exposé astrologique forme l'objet des chants II à V.

Les implications astrologiques du poème de Germanicus sont plus difficiles à apprécier : il n'y a, assurément, que peu de détails qui relèvent de l'astrologie au sens strict, c'est-à-dire de l'action exercée par les astres (pla-

14. On peut observer que, si Manilius a eu les *Phénomènes* comme modèle, c'est un modèle qu'il refuse : il n'y a en effet, dans les *Astronomiques* aucune référence à l'initiale fameuse Ἐκ Διός ἀρχώμεσθα, par laquelle se définit la tradition aratéenne (CIC., *Aratea*, I, 1 ; VIRG., *B.* III, 60, GERM., v. 1); la carte des constellations suit un ordre différent et les expressions traduites ou imitées des *Phénomènes* soulignent la façon dont Manilius s'écarte de la tradition aratéenne; l'*excursus* sur les cercles peut être compris comme une critique systématique de l'enseignement d'Aratos, avec lequel Manilius, à la différence de Germanicus, a préféré rompre; enfin c'est la version virgilienne des *Pronostics* que suit Manilius à la fin du chant I.

nètes et constellations zodiacales) sur le destin des individus [15]. En revanche, une partie importante des fragments offre des points de comparaison solides avec des développements analogues qui figurent dans des traités ou dans des textes astrologiques et, par le recours à des textes qui n'ont pas encore été invoqués, il est possible d'étayer la démonstration faite par R. MONTANARI CALDINI dans la première étude qu'elle a consacrée à l'astrologie de Germanicus.

Le fragment III, v. 1-22, énumère les effets météorologiques produits par les signes du zodiaque : nuages, grêle et neige sont apportés par le Bélier, averses et vents violents, foudre et tonnerre accompagnent le Taureau, les éléments se calment avec les Gémeaux qui déterminent des vents légers et de rares pluies... Ce texte a son répondant exact, par la disposition et le contenu, dans la *Tétrabible* de Ptolémée [16] : au livre II, 12 on trouve les mêmes indications météorologiques associées à chaque signe, mais détaillées selon la méthode habituelle à Ptolémée, entre le début, le milieu et la fin de la constellation et entre ses parties septentrionales et australes ; d'une façon générale le Bélier est βροντῶδες et χαλαζῶδες, sa partie antérieure est ὀμβρώδη et ἀνεμώδη, le milieu est ἔυκρατα, la fin καυσώδη et λοιμιχά ; le Taureau en son début est σεισμώδη, πνευματώδη, et ὁμιχλώδη à la fin il brûle, provoque éclairs et foudres... Chez les autres astrologues ces indications ne font pas toujours l'objet d'un chapitre spécial, mais elles figurent parfois dans les notices avec les caractéristiques des signes :

> *par nature, le Bélier est humide, il apporte le tonnerre et la grêle : à considérer diverses parties dans le signe, la première... apporte la pluie, la grêle, le vent, la destruction; les degrés médians... sont tempérés, fertiles; les suivants... sont brûlants et surtout porteurs de la peste aux animaux; (le Taureau) apporte destruction, peste, tonnerre, tremblements de terre, foudre et éclairs, les... degrés suivants sont brûlants et obscurcis de brume...* [17].

Les vers 1-22 du fragment III viennent manifestement d'une source astrologique identique à celle utilisée plus tard par Ptolémée et Vettius Valens. C'est encore Ptolémée qui fournit la clef pour comprendre les vers suivants (23-28) : de l'action météorologique déterminée par les planètes, il ne reste que cinq vers consacrés à Saturne, *avec lequel la torpeur semble régner partout; il n'émet que de faibles feux et augmente la sécheresse de l'hiver en*

15. Cf. les remarques de R. MONTANARI CALDINI, *Astrologia*, 2, notamment p. 31, 44-50 et l'article d'A. LE BOEUFFLE : *Le destin astral d'après Germanicus, auteur des « Phénomènes »*, dans *Mélanges J. Duchemin*, Paris, 1983, p. 87-93.

16. *Claudii Ptolemaei Apotelesmatika*, ediderunt F. BOLL-AE. BOER, Leipzig, 1940 ; en l'absence de traduction française, deux éditions bilingues actuelles rendent les plus grands services, celle de F. E. ROBBINS, *Ptolemy Tetrabiblos*, Loeb, 1980 ; et *Claudio Tolomeo, Le previsioni astrologiche (Tetrabiblos)* a cura di S. FERABOLI, Mondadori editore, 1985. Le chapitre II, 12 (II, 11 dans l'édition ROBBINS), intitulé Περί τῆς μερικῆς πρός τά καταστήματα φύσεως τῶν ζωδίων traite *de la nature des signes en ce qui concerne la météorologie.*

17. VETTIUS VALENS d'Antioche, *Anthologies, Livre I*, établissement, traduction et commentaire par J. F. BARA, Leiden, Brill, 1989, chap. 1, 2, p. 52, sur les douze signes. On trouve encore des indications analogues mais plus sommaires dans le *Liber Hermetis Trismegisti*, ed W. GUNDEL (Abh. d. bayer. Akad. d. Wiss., phil.-hist. Abt. NF 12, 1936) chap. XXV : *a primo gradu (sc. Tauri) ad octavum... exsistunt in turbido aere. Sunt enim factores tonitruorum et terrae motus et coruscation(u)m factores et ignei.*

gelant les eaux. Froid et sécheresse sont aussi les effets de Saturne selon Ptolémée, car cette planète est la plus éloignée de la chaleur solaire et des évaporations terrestres [18].

Enfin, le fragment IV, le plus complet malgré des mutilations évidentes, énumère en cent soixante-trois vers les effets météorologiques des planètes Jupiter, Mars, Vénus et Mercure dans chaque signe du zodiaque selon que la planète s'écarte du soleil après une conjonction ou qu'elle est stationnaire dans un signe : développement très spécialisé, qui manque dans les traités d'astrologie actuellement conservés, mais nous savons qu'il existait dans l'antiquité ; un manuscrit astrologique de Turin [19] conserve la version abrégée d'un texte plus long, énonçant les actions déterminées par les cinq planètes dans chaque signe du zodiaque selon qu'elles se trouvent ὕπαυγος, *sous les rayons du soleil*, donc en conjonction avec lui, selon qu'elles sont visibles à l'orient ou à l'occident, c'est-à-dire lorsqu'elles se sont écartées des rayons solaires, ou selon qu'elles sont stationnaires dans un signe. Là encore nous avons un texte de même origine que le fragment IV et plus complet que celui-ci : Germanicus n'indique les effets des planètes que lorsqu'elles échappent aux rayons solaires (v. 2, 25, 50, 75, 112) et qu'elles sont visibles le matin (v. 50, 113) ou le soir (v. 75, 139), ou lorsqu'elles sont stationnaires (v. 22).

La comparaison avec les textes astrologiques montre donc que les fragments III et IV, astro-météorologie planétaire, relèvent bien de l'astrologie et non pas de l'astronomie. Ils traitent des effets des signes du zodiaque et des planètes non pas sur le destin des individus mais leur action, en s'exerçant sur le temps, porte sur des groupes, des ensembles d'hommes ; c'est le domaine de l'astrologie que l'on appelle apotélesmatique universelle et qui, dans une forme antérieure, s'intéressait aux comètes et aux éclipses. Partant du même principe et du même mécanisme, la version planétaire donnée par Germanicus devait paraître hautement moderne et scientifique. Traitant de météorologie, elle répond manifestement à la météorologie d'Aratos, mais elle appartient bien à l'astrologie.

Ainsi, les certitudes mathématiques des mouvements célestes déterminent les conditions de vie des hommes qu'il s'agisse du temps, pour Germanicus, ou du destin individuel pour Manilius.

2) *Une même volonté de faire œuvre scientifique.*

Deuxième choix identique : une volonté commune de faire œuvre scientifique. Pour Germanicus, la question est désormais bien étudiée, on sait qu'il a voulu *mettre à jour l'enseignement astronomique d'Aratos qui était singulièrement vieilli et dépassé après trois siècles d'actives recherches des savants helléniques en ce domaine* [20]. Pour rajeunir les *Phénomènes*, le *doctus princeps* s'inspire des travaux d'Hipparque notamment qui, dans son

18. Tétrabible, I, 4, Περί τῆς τῶν πλανωμένων ἀστέρων δυνάμεως, où sont exposées les actions météorologiques des cinq planètes.

19. *C C A G*, IV, codices Italicos, ms. 4, Taurin, C, VII, 10, p. 83-87.

20. A. Le Bœuffle, *Germanicus*, introduction, p. XIX.

Commentaire, avait discuté et critiqué la carte du ciel d'Aratos et A. LE BOEUFFLE a relevé, dans son édition, tous les points de la traduction de Germanicus qui tiennent compte des critiques formulées par Hipparque. Toutefois, cette volonté d'introduire une plus grande précision scientifique n'est pas systématique et, finalement, elle concerne surtout des corrections de détails : tantôt Germanicus précise la disposition des étoiles d'une constellation (l'Épi se trouve dans la main gauche de la Vierge, v. 96; l'Agenouillé presse la tête du Dragon de son pied gauche et non pas du droit, v. 69); tantôt la correction porte sur l'éclat des étoiles (les Pinces, v. 89, le Cygne, v. 280) ou sur la position respective des constellations les unes par rapport aux autres (v. 81, 190); enfin Germanicus rectifie, lorsqu'il le peut, le tracé des cercles célestes à travers les constellations (v. 461, 486, 506). Qu'il s'agisse de la localisation des constellations, de leur luminosité, des figures qu'elles forment ou du synchronisme des *paranatellonta*, Germanicus précise, redresse certaines erreurs, mais dans l'ensemble il suit son modèle, ses corrections ne portent, en fin de compte, que sur des détails et, surtout, elles n'ont pas de caractère systématique.

Une volonté analogue de précision scientifique se lit dans les *Astronomiques* : non pas dans la carte du ciel que Manilius a abrégée et qu'il présente avec une désinvolture étonnante, sans se soucier de localiser précisément les unes par rapport aux autres les constellations qui se succèdent simplement par un ordre approximatif de voisinage; il n'indique pas davantage la disposition exacte des étoiles de chaque figure, comme s'il lui suffisait de rappeler à la mémoire de son lecteur un tableau d'ensemble que connaissaient bien les hommes cultivés du temps, sans se perdre dans des détails peu utiles. Par contre, l'*excursus* consacré aux cercles célestes est d'une tout autre qualité : alors que Germanicus, prisonnier de la fidélité qu'exige la traduction, respecte l'exposé d'Aratos pourtant incomplet (cinq cercles seulement sont indiqués) et relevant d'un état largement périmé de la science (le tracé des cercles est simplement décrit à travers les constellations), Manilius procède à un long exposé de géographie astronomique (122 v.) où sont présentés les onze cercles qui sont les coordonnées célestes fondamentales. C'est là un exposé méthodique qui traite successivement des différentes catégories (cercles parallèles, perpendiculaires, obliques), un exposé complet où figurent les cercles arctique, antarctique, l'horizon, le méridien et les deux colures; un exposé scientifique où chaque cercle est accompagné de sa définition. Les mêmes qualités se retrouvent au chant III dans l'*excursus* consacré aux variations du temps selon les latitudes terrestres, même si ce souci de précision scientifique n'exclut pas des erreurs de détail [21].

Ainsi donc, si l'on reconnaît à Germanicus le mérite d'avoir cherché à rectifier certaines erreurs et imprécisions d'Aratos, il reste que cette mise à jour ne porte que sur des détails et qu'elle n'est nullement systématique. Manilius, qui se coule dans le cadre aratéen sans être prisonnier d'un

21. *Astr.*, III, 301-384; erreur relevée depuis longtemps : en III, 271, Manilius rapporte à la latitude d'Alexandrie la mesure du temps qui est celle de Rhodes; sur ce passage, v. J.-H. ABRY, *Le Nil : réflexions sur les vers III 271-274 des « Astronomiques »*, dans *Manilio, Atti*, p. 195-210.

modèle, ne procède pas de façon plus systématique, il abrège ce qu'il estime bien connu de ses lecteurs, renonce à des précisions contestables ou non définitives pour traiter, en revanche, d'une façon neuve et exhaustive les chapitres qui sont désormais scientifiquement assurés.

3) *La mythologie.*

Troisième trait commun aux deux poètes : le rôle qu'ils accordent à la mythologie dans l'explication du ciel et des constellations. Ils ont une attitude semblable faite à la fois d'une attirance, d'un goût marqué pour les légendes stellaires et, en même temps, d'un état d'esprit critique vis-à-vis de ces mêmes légendes.

Germanicus prend un plaisir manifeste à évoquer les fables qui expliquent pourquoi un être ou un objet a été transporté et immortalisé au ciel : alors que les catastérismes sont peu nombreux, en définitive, chez Aratos, le *doctus princeps*, lui, introduit presque systématiquement les légendes étiologiques. L'exemple le plus remarquable est fourni par le zodiaque : Aratos énumérait sèchement les signes, en cinq vers sans la moindre suggestion mythologique (la seule constellation zodiacale pour laquelle il indique un catastérisme est la Vierge, dans le long *excursus* de Dikè, au début du poème), Germanicus, lui, substitue une amplification de trente-six vers (531-567) où il évoque la légende associée à chaque signe. Il en va de même pour les constellations extra-zodiacales : rares sont les figures qui ne sont pas identifiées avec un personnage, un animal ou un objet mythique (une dizaine selon le relevé d'A. LE BOEUFFLE, introduction, p. XX). De plus, dans le choix des légendes, le prince recherche volontiers des versions moins connues qu'il juxtapose à l'interprétation la plus courante ou même qu'il préfère exclusivement : c'est le cas pour le Cocher, le Cygne, le Navire...

Mais au moment même où il enrichit sa traduction des ressources offertes par la mythologie astrale, Germanicus prend ses distances d'une façon marquée et répétée vis-à-vis des légendes qu'il mentionne. Parmi les rares catastérismes qu'il évoquait, Aratos rappelait pour quelle raison le géant Orion figure au ciel; à sa suite Germanicus revient sur cet épisode, non sans avoir marqué d'emblée qu'il ne fait que reprendre la tradition des « anciens poètes » :

non ego, non primus, ueteres cecinere poetae... (647)

À différentes reprises encore, au moment de rapporter une fable, Germanicus glisse une touche marquée de scepticisme, ainsi les Ourses ou la Chèvre passent-elles pour des nourrices de Jupiter dans des traditions différentes :

Veteris si gratia **famae**,
Cresia vos tellus aluit, moderator Olympi
donauit caelo. (v. 31-33)

ainsi Atlas qui, dit-on, soutient le ciel :

> *(si uere sustinet Atlas*
> *regna louis superosque atque ipso pondere gaudet)* (v. 264-265).

De même les incertitudes de la mythologie ne permettent pas de connaître la généalogie de la Vierge :

> *siue illa Astraei genus est, quem* **fama** *parentem*
> *tradidit astrorum, seu uera intercidit aeuo*
> *ortus* **fama** *tui...* (v. 105-107)

La répétition de *fama* à plusieurs reprises encore dans ce contexte et les passages où le poète hésite entre plusieurs versions d'une légende rappelle que le recours à la mythologie, référence indispensable lorsqu'on traite du ciel, est un jeu savant et allusif, dont il use avec discernement.

Manilius marque nettement, lui aussi, à diverses reprises les distances qu'il prend vis-à-vis des fables qui tissent la trame du ciel, et cela dans des termes très proches de ceux qu'utilise Germanicus. Un exemple suffira : parmi les hypothèses qui expliquent la Voie Lactée, figurent d'abord celles qui relèvent de la physique (v. 718 : le ciel serait formé de deux hémisphères qui tendraient à se séparer; v. 723 : ou bien cette traînée blanche serait la marque d'une suture ancienne entre deux hémisphères célestes), puis viennent les explications mythologiques : la Voie lactée conserverait la trace de la course folle de Phaéton sur le char du Soleil,

> **fama** *etiam antiquis ad nos descendit ab annis* (I, 735),

ou encore ce serait le lait qui se répandit lorsque Junon repoussa le petit Mercure :

> *nec mihi celanda est vulgata* **fama** *vetusta*
> *mollior...* (v. 750-751).

Cette réserve, cette distance, sensibles au chant I, deviennent, au début du chant II, un refus décidé de s'adonner à la poésie des catastérismes, nous y reviendrons.

Et, en même temps, l'auteur des *Astronomiques* ne peut s'empêcher de faire appel à ces légendes, non seulement parce qu'il est impossible, à l'époque, de parler du ciel et des constellations sans se référer d'une façon ou d'une autre aux fables qui expliquent les noms, les silhouettes des images, mais aussi parce que le poète éprouve, à mesure qu'avance son poème, un attrait de plus en plus évident face aux sollicitations, aux suggestions qu'offre la mythologie soit comme contrepoint à la sécheresse de l'exposé astrologique, soit par la valeur exemplaire et morale portée par les catastérismes. D'où une évolution très marquée : les catastérismes, rares au chant I, presque absents des chants II et III où ils sont évoqués soit par un adjectif (*Nemeaeus*, pour le Lion), par un nom (*Érigone*, la Vierge), soit

résumés en un vers, reparaissent au chant IV et surtout dans le chant V [22] : dans le *proœmium*, le ciel s'anime, les constellations invitent le poète à les rejoindre. Voici Argo, dont la présence au firmament immortalise l'expédition des Argonautes :

et ratis heroum, quae nunc quoque navigat astris, (V, 13);

voici le Dragon, gardien des Hespérides :

Hesperidumque vigil custos et divitis auri, (V, 16);

le Cygne en lequel Jupiter se métamorphosa pour séduire Léda :

Iuppiter alite tectus (V, 25).

Un exemple de cette évolution : le Bélier, premier des signes du zodiaque, étincelle dans sa toison d'or au chant I,

Aurato princeps Aries in vellere fulgens
respicit admirans aversum surgere Taurum, (I, 263-264) [23];

au chant IV, le voyage de l'animal mythique jusqu'aux rives du Phase et jusqu'en Colchide explique que les natifs du signe soient des tempéraments aventureux,

testis tibi Laniger ipse,
cum vitreum findens auravit vellere pontum
orbatumque sua Phrixum per fata sorore
Phasidos ad ripas et Colchida tergore vexit. (IV, 514-517)

caractéristique renforcée, au chant V, 32-45, par l'association entre le signe et son *paranatellon*, le Navire Argo :

Vir gregis et ponti victor, cui parte relicta
nomen onusque dedit nec pelle immunis ab ipsa,

22. Pour les catastérismes, il est toujours utile de se reporter au travail ancien mais approfondi de J. MOELLER, *Studia Maniliana*, Marburg, Diss. Phil. 1901, 51 p., et au chapitre de C. SALEMME, *La funzione del mito*, dans *Introduzione*, p. 77-106.

23. La même expression *aurato vellere*, qui revient au v. II, 212 : *et sua respiciens* **aurato vellere** *terga*, et encore en IV, 515, est particulièrement intéressante car le Bélier est une constellation de faible étendue et peu lumineuse (Aratos, 228); toutefois Hipparque corrige ce détail en observant que certaines étoiles de la constellation sont plus brillantes que celles de la ceinture d'Andromède et même que celles du Triangle, et qu'en fait les étoiles du Bélier ne sont invisibles que lorsqu'il y a pleine lune (*Hipparchi Commentariorum libri tres*, ed. C. MANITIUS, Leipzig, 1894, I, 6, 5-7 et 11). Les mythographes expliquaient cette absence de luminosité par le fait que l'animal avait été sacrifié à Jupiter par Phrixos parvenu en Colchide et sa toison, déposée en offrande dans un temple, *Hygin, L'astronomie*, éd. A. LE BŒUFFLE, Paris, C. U. F., 1983 (II, 20). Or Germanicus emploie la même expression, au v, 532. Est-ce une contradiction avec le v. 229 : *clara nec illi facies* (CIC. *Arat.*, 329, *Aries, obscuro lumine labens*)? Cette contradiction s'explique-t-elle par un choix mythologique? Par l'influence de Manilius? Ou bien faut-il modifier la ponctuation du v. 532 et déplacer la virgule à la fin du vers? Sur cette question, v. l'article de R. MONTANARI CALDINI, *L'oscurità dell'Ariete da Arato ad Avieno*, dans *Prometheus*, 11, 1985, p. 151-167.

Colchidos et magicas artes qui visere Iolcon
Medeae iussit movitque venena per orbem,
nunc quoque vicinam puppi, ceu naviget, Argo
a dextri lateris ducit regione per astra. (V, 32-37)

D'un chant à l'autre la légende est reprise, elle prend progressivement de l'ampleur. L'exemple le plus connu de cette évolution interne est fourni par Andromède : la malheureuse fille de Céphée est représentée au ciel dans l'attitude pitoyable d'une victime offerte à un horrible supplice (I, 355-357); la légende sera amplifiée dans l'*epyllion* justement célèbre du chant V (548-618). Il n'est pas exclu que l'influence de Germanicus, le désir de rivaliser avec lui sur ce point aussi ait joué dans l'évolution que l'on constate dans les *Astronomiques*.

On voit comment les deux poètes ont, chacun à leur manière, une attitude ambivalente vis-à-vis des mythes inscrits au firmament : pour Germanicus, c'est un mélange de scepticisme, de distance teintée d'humour et d'ironie, comme il convient à un Romain cultivé, et en même temps, un jeu systématique, raffiné et savant sur toutes les possibilités littéraires et artistiques qu'offraient les catastérismes; pour Manilius, le refus préalable du mythe et d'une poésie artificielle fait place, peu à peu, à une floraison d'allusions ou de tableaux que ne justifie pas toujours l'exemplarité, légendes qu'il traite avec un plaisir évident et une technique moins constante mais plus variée que Germanicus.

4) *Une esthétique très proche.*

Dernier trait commun aux deux poètes : une esthétique littéraire analogue, faite de concision et de densité.

Dans les divers articles qu'elle a consacrés à l'étude stylistique et aux caractéristiques de la technique littéraire de Germanicus, T. MANTERO a mis en évidence les procédés par lesquels est obtenue cette densité d'expression, montrant comment la concision se double d'une recherche évidente d'expressivité qui donne aux petits tableaux mythologiques des *Aratea* des couleurs et un pathos fortement marqués[24]. Ne quittons pas les Argonautiques : le catastérisme du Bélier est, pour Germanicus, l'occasion de résumer la légende en un *epyllion* de quatre vers (532-535), ou plus exactement, d'en faire se succéder les principaux épisodes dans une série de flashes, d'instantanés, la parataxe et l'anaphore accentuant la rapidité avec laquelle se bousculent les images :

Nobilis hic Aries aurato uellere, quondam
qui tulit in Tauros Phrixum, qui prodidit Hellen,

24. T. MANTERO, Il « *racconto* » *su Myrtilos in Germanico* (*Arat. Phaen., 157-162*), *Atti del convegno di Brindisi, Letterature classiche e narratologia*, Perugia, 1981, p. 198-216; « *AEmulatio* » *ed espressività in alcuni* « *excursus* » *originali di Germanico*, dans *Filologia e forme letterarie, Studi offerti a F. Della Corte, III*, Urbino, 1988, p. 201-221, avec l'étude stylistique des catastérismes du Cocher, du Cygne, de l'Aigle et du Bélier; « *Vertere e discorso* » *funzionale in Germanico*, dans *Germanico, Atti*, p. 95-131.

quem propter fabricata ratis, quem perfida Colchis
sopito uigile incesto donauit amori...

Les péripéties s'enchaînent, le voyage de l'animal mythique, l'accident d'Hellé, le départ d'Argo, les aventures de Médée où se mêlent la trahison (*perfida*), le fantastique (*sopito uigile*) et un amour impur (*incesto... amori*).

La même esthétique de la brièveté donne au style de Manilius sa densité et une tension plus nerveuse, moins harmonieuse que n'est l'écriture de Germanicus : lui aussi résume en trois, puis en quatre vers les *Argonautica* (V, 32-37); pratiquant l'allusion savante, il ne nomme pas le Bélier mais il le présente comme guide du troupeau zodiacal et vainqueur de la mer, avant d'évoquer rapidement la chute d'Hellé, qui arrache une corne de l'animal (*parte relicta*), la perte de la toison d'or, le retour avec Médée qui commence à répandre ses poisons...

Mais, plus que dans les petits tableaux mythologiques, c'est dans les portraits, dans l'observation morale des comportements humains que Manilius travaille la densité stylistique. Voici les natifs du Lion auxquels leur boulimie fait oublier tous les liens familiaux pour dévorer leur patrimoine, se dévorer eux-mêmes et engloutir dans leur repas jusqu'au prix de leurs obsèques :

ille patri natisque reus, quas ceperit ipse,
non legabit opes, censumque immerget in ipso.
tanta fames animumque cibi tam dira cupido
corripit, ut capiat semet nec compleat umquam,
inque epulas funus revocet pretiumque sepulcri. (IV, 537-541)

Antithèses, oxymores, métaphores, constructions prégnantes, polyptotes donnent au style de Manilius une tension qui annonce Sénèque et Lucain [25].

III) Aemulatio ou rivalité?

La comparaison fait donc apparaître une symétrie manifeste entre les deux poèmes qui ont un thème commun : le ciel et la vision du monde qu'implique le cosmos; un même modèle : les *Phénomènes* d'Aratos, modèle à l'intérieur duquel les deux poètes ont, de façon parallèle, fait sa place à l'astrologie; les deux œuvres possèdent encore des caractéristiques semblables : la volonté de mettre à jour le contenu scientifique du poème; un usage de la mythologie à la fois constant et distant; enfin une esthétique proche faite de concision, de densité, de recherche des effets pathétiques pour Germanicus, soutenue par une rhétorique plus âpre pour Manilius. Manifestement les œuvres sont presque jumelles et un lien étroit, organique

25. Sur le style de Manilius, il est nécessaire de se reporter aux travaux de W. HÜBNER, *art. cit.*; *Id.*, *Die Eigenschaften der Tierkreiszeichen in der Antike*, Sudhoffs Archiv, Beiheft 22, Wiesbaden, 1982; et au chapitre de C. SALEMME, *Il realismo espressivo*, dans *Introduzione*, p. 107-146.

pourrait-on dire, les unit. Les deux poèmes ont été composés l'un par rapport à l'autre, ils se définissent l'un par rapport à l'autre dans une relation qui est nécessairement une *aemulatio* ou une rivalité.

1) *Aemulatio* littéraire ? les résumés parallèles des *Argonautica* en fournissent un exemple rapide mais probant... Elle est tout aussi évidente lorsque l'on compare les choix que les deux poètes ont opérés dans la *mythologie* : lorsque l'un choisit un catastérisme, l'autre retient une autre légende [26]. Ainsi la Lyre est, dans les *Astronomiques*, l'instrument grâce auquel Orphée se fraya un chemin aux Enfers (I, 324-330), pour Germanicus c'est une invention de Mercure (270-274). Ou bien, s'ils adoptent la même version, ils choisissent des épisodes différents : ainsi la Couronne rappelle les noces de Bacchus et d'Ariane selon Germanicus (71-72), pour Manilius, elle immortalise l'abandon de la jeune femme (I, 319-323). Il arrive encore que l'un abrège lorsque l'autre développe : la Couronne est évoquée rapidement (2 v.) dans les *Aratea*, plus longuement (319-323) dans les *Astronomiques*. A l'inverse, Manilius signale brièvement (412-414) le catastérisme d'Argo, alors que Germanicus évoque d'abord le mouvement du navire qui glisse, entraîné par sa partie arrière, puis il résume la légende qui explique pourquoi la proue est invisible, avant de terminer en décrivant la constellation (344-355).

Cette complémentarité s'observe aussi dans le contenu didactique :

2) *la carte du ciel* : Manilius abrège, présente le ciel avec désinvolture, ne se soucie en aucune façon de faire une description scientifique exacte et minutieuse de la carte des constellations; Germanicus, au contraire, précise, corrige la carte aratéenne en une présentation qui est sans doute la partie la plus élaborée, scientifiquement, de son poème.

A l'inverse Manilius développe un *excursus* complet à propos des *cercles*, à l'aide des meilleures sources savantes; au contraire, Germanicus en reste à une traduction fidèle d'Aratos, se contentant de quelques corrections mineures dans un enseignement pourtant complètement périmé.

3) *L'exposé astrologique* présente la même complémentarité : malgré la promesse que fait Manilius de parler des influences planétaires indispensables à l'enseignement astrologique, les *Astronomiques* tels que nous les lisons ne traitent que des influences zodiacales et l'exposé sur les planètes manque : au moment d'aborder ce sujet, le poète hésite et choisit de passer aux *paranatellonta* (chant V, *proœmium)*; Germanicus, lui, annonce clairement son intention de traiter des planètes et, de fait, les fragments astrologiques conservés exposent exclusivement les déterminations qu'exercent les planètes sur le temps. L'astrologie de Germanicus est donc entièrement planétaire, météorologique et pratique, elle concerne les activités humaines commandées par le temps : pour le paysan comme pour le marin, l'annonce du temps à venir permet de savoir ce qu'il faut faire et quand il faut le faire. Et ce choix est lié à la forte thématique politique développée dans le *proœmium*.

L'astrologie de Manilius, elle, est exclusivement zodiacale, faisant peu

26. Complémentarité déjà observée par B. FREIER, *op. cit.*, p. 69.

de place à l'apotélesmatique universelle pour traiter essentiellement du destin des individus, des activités humaines envisagées sous leur angle moral; elle est donc théorique et débouche sur une réflexion philosophique, même si la réflexion politique n'en est pas absente, car la société se reflète dans les occupations et le comportement des individus.

Il y a donc un véritable équilibre entre les deux poèmes, comme si l'un était la contre-épreuve de l'autre. Faut-il un dernier exemple? Dans l'*excursus* sur les cercles célestes, Germanicus, traducteur fidèle, conserve l'ordre de présentation et les définitions de son modèle; il maintient donc la Voie Lactée parmi les coordonnées astronomiques alors que, seul cercle dont le tracé soit visible et non géométrique, elle ne mérite pas, scientifiquement, de figurer avec les tropiques, l'équateur et l'écliptique. D'où une mention rapide en quatre vers (455-458), qui montre l'insatisfaction et la gêne du poète. Manilius, au contraire, innove : il réserve ce grand cercle pour la fin de l'*excursus*, marquant bien la différence de nature qui le sépare des autres cercles. Après avoir mentionné quelques-unes des hypothèses cosmologiques proposées pour expliquer cette trace lumineuse, il rappelle les légendes étiologiques; le passage, aux proportions considérables (I, 684-804 = 120 v.), s'achève avec la galerie des sages grecs et des héros romains auxquels la Voie Lactée est réservée comme séjour d'immortalité.

Or, à la fin de son propre *excursus* sur les cercles, Germanicus a introduit, lui aussi, une innovation fondamentale : Aratos, définissant le zodiaque, citait brièvement les douze signes (545-549); Germanicus détache, amplifie cette énumération en développant le catastérisme lié à chaque constellation, d'où un ensemble de trente-six vers (531-567); et, pour bien marquer la rupture avec Aratos à cette hauteur, le prince commence la série des constellations par le Bélier et non par le Cancer. Cette symétrie entre les deux passages est particulièrement significative : alors que Germanicus n'accorde qu'une médiocre mention à la Voie Lactée, Manilius réserve ce cercle pour conclure son exposé par un *excursus* essentiel par les idées politiques et philosophiques qui le pénètrent et qui évoquent le Songe de Scipion. Mais, *en contrepoint* et à *un emplacement exactement symétrique*, Germanicus a inséré la synthèse de son art savant et allusif et de sa technique poétique raffinée.

A bien des égards, donc, les deux œuvres se répondent et s'équilibrent étonnamment comme si, à partir d'un même point de départ, il y avait une *aemulatio* dans la répartition du contenu didactique et dans la recherche esthétique et littéraire. Pourtant, si les deux textes sont indiscutablement liés l'un à l'autre par une origine commune dans un climat intellectuel, philosophique et poétique identique, à aucun moment l'un des deux poètes ne semble mentionner l'autre. Silence singulier qui a suscité des hypothèses aventureuses; à tout le moins, il invite à se demander s'il n'y a pas eu une rivalité entre deux poètes aux idées voisines plutôt qu'une *aemulatio*.

Faut-il aller jusqu'à parler de conflit littéraire ou philosophique? Si Germanicus ne semble jamais faire allusion à Manilius, en revanche à trois reprises au moins on trouve dans les *Astronomiques* des passages qui sou-

lignent les insuffisances ou critiquent une tentative littéraire ou des positions qui pourraient être celles de Germanicus.

Dans le *proœmium* du chant II, l'auteur passe en revue les genres poétiques issus d'Homère, pour mieux définir ce que sera sa propre ambition littéraire. Après avoir rendu hommage à Homère (v. 1-11), à Hésiode (v. 12-17) et à la poésie bucolique dans laquelle se reconnaissent les *Géorgiques*, Manilius aborde un autre genre, les catastérismes poétiques :

> *astrorum quidam varias dixere figuras,*
> *signaque diffuso passim labentia caelo*
> *in proprium cuiusque genus causasque tulere;*
> *Persea et Andromedan poena matremque dolentem*
> *solventemque patrem, raptamque Lycaone natam,*
> *officio Iovis Cynosuram, lacte Capellam*
> *et furto Cycnum, pietate ad sidera ductam*
> *Erigonen ictuque Nepam spolioque Leonem*
> *et morsu Cancrum, Pisces Cythereide versa,*
> *Lanigerum victo ducentem sidera ponto,*
> *ceteraque ex variis pendentia casibus astra*
> *aethera per summum voluerunt fixa revolvi.* (II, 25-36)

L'énumération rapide de quatorze légendes se termine sur une condamnation : *dans les poèmes de ces gens, le ciel n'est qu'une fable et la terre aurait formé le monde, elle qui dépend de lui :*

> *quorum carminibus nihil est nisi fabula caelum*
> *terraque composuit mundum quae pendet ab illo.* (II, 37-38)

On ne peut être plus critique! Chaque légende est évoquée allusivement par un seul substantif, procédé littéraire qui vise, ici, au catalogue et vide les fables de tout leur arrière-plan imaginaire; de plus l'énumération souligne les incohérences de la mythologie : une même constellation, la Grande Ourse, a deux étiologies, une même étiologie (le fait d'avoir nourri Jupiter) vaut pour deux constellations! La vivacité avec laquelle sont traités les auteurs de catastérismes est tout à fait frappante. Qui sont les poètes ainsi visés? Les mythographes à l'origine de ces légendes nous sont connus au moins de nom (Aglaosthénès, Épiménidès, Panyasis...) mais tous n'étaient pas poètes [27]. Sophocle et Euripide, qui avaient mis en scène la

27. Sur la date à laquelle les différentes constellations mentionnées ici ont été introduites dans le ciel grec et sur l'époque à laquelle des catastérismes ont été associés à chacune, v. ROSCHER, *Lexikon*, VI, col. 867-1027; les noms des mythographes et les fables sont rassemblés, pour l'essentiel, dans *Eratosthenis catasterismorum reliquiae*, rec. C. ROBERT, Berlin, Weidmann, 1963[2]. La constellation de Cassiopée aurait été introduite par l'astronome Cléostrate de Ténédos (VI[e] s.) et le catastérisme, dans lequel sont associés Céphée, Andromède et Persée, est antérieur à Sophocle et à Euripide, ROSCHER, VI, col. 895, 908, 913, 931-934. La légende de l'Ourse, fille de Lycaon, l'une des constellations les plus anciennement connues, remonterait à Hésiode, ROSCHER, VI, col. 874; Cynosura était connue avant Thalès et la fable des Ourses nourrices de Jupiter viendrait des *Naxiaca* où Aglaosthénès racontait les enfances de Zeus. C. ROBERT, p. 56-57. La Chèvre aussi passait pour une des nourrices de Zeus selon Épiménidès (VI[e] s.), ROSCHER, VI, col. 918 et C. ROBERT, p. 102-103; le Cygne complice des amours de Zeus, est une légende plus tardive, ROSCHER, VI, 906-908; la légende d'Érigone vient d'Ératosthène, *cf.* ROSCHER, VI, col. 960-961; le Scorpion aurait été introduit par Cléostrate de Téné-

légende d'Andromède, ne peuvent être rangés parmi les auteurs de catastérismes et, lorsqu'on se tourne vers les Alexandrins dont les noms viennent à l'esprit, le relevé montre qu'Aratos ne mentionne qu'un nombre finalement réduit de catastérismes [28]; le recueil attribué à Ératosthène était en prose et il n'a abordé la poésie qu'avec les deux *epyllia Érigone* et *Hermès* [29]; Callimaque enfin ne fait qu'une place limitée aux catastérismes. Pour finir, lorsqu'on relève et compare les quatorze légendes énumérées aux v. 25-34 avec les références littéraires, il apparaît que six de ces catastérismes figurent dans les *Phénomènes* d'Aratos, quatre dans les *Métamorphoses* ou les *Fastes*; douze, en revanche, se lisent chez Germanicus dans des versions proches [30]. Deux légendes seulement n'apparaissent pas dans les *Aratea* ou, plus exactement, le prince en a donné une version différente : il s'agit de l'Ourse qui, pour Germanicus, n'est pas la fille de Lycaon mais l'une des nourrices de Jupiter, et la Vierge que Germanicus identifie non avec Érigone, mais avec *Iustitia/ Dikè*. Et surtout la conception de la poésie que refuse ici Manilius semble être précisément celle de Germanicus : un art qui ne voit au ciel qu'une anthologie de fables [31].

Dans le *proœmium* du chant I des *Astronomiques*, deux autres passages peuvent encore paraître viser les *Aratea*. Au moment de définir le sujet de son poème et de prendre son élan vers le ciel pour en pénétrer les lois, Manilius résume la connaissance à laquelle il aspire en un vers (15) parallèle au v. 12 des *Aratea* (reprise du même verbe *cognoscere/noscere*, symétrie *sideraque/signaque*, *motus/cursus*, chiasme central *mundi uarios/aduersos stellarum)*.

> *Hoc sub pace* **vacat** *tantum, iuvat ire per ipsum*
> *aera et immenso spatiantem vivere caelo*
> **signaque** *et adversos stellarum* **noscere cursus,**
> **quod solum novisse parum est,** *impensius ipsa*
> *scire iuvat magni penitus praecordia mundi,*
> *quaque regat generetque suis animalia signis*
> *cernere et in numerum Phoebo modulante referre.* (I, 13-19)

dos, ROSCHER, VI, col. 967; la constellation du Lion est ancienne, mais le catastérisme assez récent : Pisandre de Rhodes, auteur d'*Héraclées*, en parlait, C. ROBERT, p. 96-97; la légende du Crabe, transporté au ciel par Junon pour avoir mordu Hercule, était racontée par Panyasis, contemporain d'Hérodote, auteur, lui aussi d'*Héraclées*, ROSCHER, VI, 951-953; le catastérisme des Poissons, d'origine sémitique, était transmis par Diognète d'Érythrée, ROSCHER, VI, 978-980; enfin le catastérisme du Bélier viendrait de Phérécydès, ROSCHER, VI, col. 934-936. Mais les dates de ces poètes ou mythographes ne sont pas connues, dans l'ensemble.

28. Parmi les catastérismes énumérés par Manilius, seuls figurent dans les *Phénomènes* les Ourses nourrices de Zeus, la famille de Céphée, Cassiopée, Andromède et Persée, et la Chèvre.

29. Cf. C. ROBERT, *Eratosthenis... reliquiae*, cité ci-dessus et, sur ses poésies, G. A. KELLER, *Eratosthenes und die Alexandrinische Sterndichtung*, Dissert. Zürich, 1946, 141 p.

30. Céphée, v. 184-192; Cassiopée, v. 193-200; Andromède, v. 201-206; Persée, v. 248-254; Cynosura, v. 39; la Chèvre, v. 165-168; le Cygne, v. 275-277, *furta Iouis... texit*; le Scorpion, v. 548-550 et 644-660; le Lion, v. 547; le Crabe, v. 543-546 *ausum morsu... contingere*; les Poissons, v. 563; le Bélier, v. 532-535.

31. L'idée que Germanicus pouvait être visé par cette énumération, dans laquelle Manilius a volontairement introduit des légendes autres, avait déjà été avancée par M. PAUER, *op. cit.*, p. 10 qui l'écartait : si la critique s'adresse au prince, elle est effectivement hardie; mais en l'absence de tout élément biographique sur Manilius, il est difficile de savoir quels risques prenait effectivement notre poète.

Mais c'est pour souligner aussitôt les limites et les insuffisances de cette connaissance : *quod solum novisse parum est.* L'astronomie, la découverte des mouvements des astres doit permettre d'accéder au cœur de l'univers et à une vérité philosophique et religieuse : la vie des êtres est régie par le monde, elle est déterminée au sein d'un organisme gigantesque auquel elle appartient; au terme de sa recherche de la vérité, par l'intermédiaire de l'astrologie, c'est Dieu que l'homme trouvera tout en se trouvant lui-même (chant IV). En cela, Manilius reste dans la ligne d'Aratos : l'astrologie conduit à une connaissance religieuse de la Providence manifestée par le système du monde. Le contraste est évident avec le programme limité de Germanicus : amputant l'enseignement d'Aratos de sa dimension religieuse [32], le prince semble n'avoir en vue que des fins pratiques : prémunir les marins et les paysans contre les dangers qui peuvent compromettre leurs travaux (v. 13-14). Même si ces deux activités ont une valeur symbolique et représentent l'ensemble des activités humaines dans le monde, le but que propose Germanicus n'en est pas moins utilitaire et politique : permettre aux hommes d'accomplir leurs tâches en connaissant à l'avance les vicissitudes météorologiques déterminées par la *Natura.*

Un dernier passage témoigne de positions radicalement différentes. A la suite d'Aratos, Germanicus développe longuement le catastérisme de la Vierge (v. 96-139). Identifiée avec *Iustitia,* cette figure mythique régnait sur terre au temps de l'âge d'or et guidait le peuple en lui donnant de justes lois, en un temps où les hommes vivaient dans le bonheur et l'abondance. Vint l'âge d'argent, une première dégénérescence morale, les visites de *Iustitia* se firent plus rares; enfin, à l'âge de bronze où les vices submergèrent les vertus, la Justice se réfugia au ciel. Dans un article récent, C. SANTINI a montré qu'il s'agit là du second *proœmium* de l'œuvre, à la fois hymne et mythe philosophique dans lequel Germanicus, après Hésiode et Aratos, reprend la théorie de la dégénérescence progressive de l'humanité [33]. Cette vision pessimiste était contrebalancée, dans les *Phénomènes,* par la bonté de Zeus qui adresse aux hommes des signes destinés à leur permettre de se protéger; dans les *Aratea,* Jupiter, *deum rectorque satorque* (v. 4), semble désormais singulièrement loin des hommes et c'est le Princeps qui assume une fonction providentielle : en instaurant la paix, il rend possible les activités fondamentales des hommes, l'agriculture et la navigation. L'étude du ciel et la connaissance des influences, que déterminent mathématiquement les astres, informent les hommes sur la façon dont ils peuvent exercer leurs activités plus sûrement que les signes envoyés par la Providence lorsqu'on sait les lire.

La comparaison avec le *proœmium* du chant I des *Astronomiques* est

32. Ce point est souligné par A. TRAGLIA, *Germanico e il suo poema astronomico,* dans *A. N. R. W.*, II, 32, 1, p. 321-343 ; l'étude du *proœmium* et de ses thèmes politiques fait apparaître une conception laïque, tout à fait opposée à celle d'Aratos (p. 328 sq.); v. aussi R. MONTANARI CALDINI, *Virgilio, Manilio e Germanico : memoria poetica e ideologia imperiale,* dans *Cultura e ideologia da Cicerone a Seneca, Q F L,* Firenze, 1981, notamment p. 110-113.

33. C. SANTINI, « *Quam te, diva, vocem?* », *Germanico e la Virgo,* dans *Germanico, Atti,* p. 133-151, suivi par L. LANDOLFI, *Virginis inde subest facies* (GERM., 96-139), rivisitazione di un mito arateo, *Orpheus,* N. S., XI, 1990, p. 10-20.

évidente (elle n'a d'ailleurs pas échappé à C. SANTINI). Après la dédicace, la définition du sujet et l'invocation à Mercure-Thoth, dieu de l'astrologie, Manilius expose (v. 66-112) le rôle joué par l'astronomie dans l'évolution de l'humanité : incapables de comprendre les phénomènes, les hommes vivaient dans l'ignorance et dans l'hébétude aux premiers temps de leur histoire. Peu à peu, le temps (*longa dies*), la peine (*labor*) et la fortune (*fortuna*) ont créé les techniques, les inventions, les arts, la civilisation, jusque dans ses dangers. À force de tâtonnements, les facultés humaines se sont développées, elles ont trouvé l'explication physique des phénomènes météorologiques qui terrifiaient les esprits, la crainte des dieux de la mythologie a disparu. Grâce aux progrès de la raison, l'homme a compris le mécanisme du ciel, il doit désormais vaincre les angoisses de la connaissance pour s'élever plus haut.

Il est clair que les deux textes sont, une fois encore, parallèles et opposés : Germanicus en reste au mythe ancien qui expose la théorie d'une dégradation progressive mais irrémédiable, semble-t-il, de l'humanité. Toutefois, le pessimisme inhérent au mythe est corrigé par les thèmes politiques développés dans le *proœmium* centré autour de la personne de l'empereur, relais de Jupiter : il assure l'ordre indispensable pour connaître le cosmos et, forts des lois mathématiques de celui-ci, les hommes peuvent organiser leur action. Manilius, d'emblée, refuse toute expression mythique pour exposer sa pensée; il refuse en particulier le mythe de la Vierge, qu'il résumera en deux vers (IV, 542-543) mêlant les deux légendes, celle d'Érigone et celle de Dikè. Loin d'envisager l'évolution de l'humanité comme une dégénérescence, il la voit comme un progrès qui n'a été suscité par aucune divinité (à la différence de Virgile), un progrès lent, laborieux qui est le seul fruit des facultés humaines et qui a conduit l'homme jusqu'à l'intelligence de l'astronomie. Même si le tableau est assez nuancé, car la vie des premiers hommes était moralement saine et le développement de la civilisation comporte des dangers[34], le passage, qui est l'ouverture philosophique au tableau des activités humaines des chants IV et V, a le ton d'un acte de foi : l'homme doit avoir confiance dans ses possibilités et dominer ses inquiétudes pour s'élever jusqu'à la mission divine qui est la sienne, c'est-à-dire jusqu'à la connaissance théorique du destin, qui se confond avec la découverte de Dieu.

Il est temps de conclure et l'énigme des rapports entre Manilius et Germanicus n'est pas levée. Déception? La chronologie relative demeure floue : on peut au mieux observer que, s'il faut supposer un décalage entre les deux œuvres et que les *Aratea* soient postérieurs aux *Astronomiques*, le poème de Germanicus perd beaucoup de son intérêt. Tout plaide au con-

34. Les v. V, 276-278 aident à apprécier, I, 66-78 et à nuancer l'optimisme triomphant que l'on a, parfois, voulu lire dans le *proœmium* du chant I : E. ROMANO, *Teoria del progresso ed età dell'oro in Manilio*, I, 66-112, *R. I. F. C.*, CVII, 1979, p. 394-408; L. BALDINI MOSCADI, *Magia e progresso in Manilio*, dans *A & R*, XXV, 1980, p. 8-14; Manilius refuse l'idée d'un âge d'or (L. BALDINI MOSCADI, *Il mito adombrato o l'età dell'oro ritrovata...*, dans *Prometheus*, XVII, 1991, p. 173-185), il admire incontestablement les aptitudes des hommes, réalisées notamment dans les acquis de la civilisation, dont il dénonce par ailleurs les excès et les dangers.

traire pour une simultanéité de composition dans la période 12-15. Alors les termes du débat littéraire et philosophique qui s'est déroulé entre les deux poètes apparaissent plus clairement : malgré des choix semblables, divorce esthétique manifeste entre l'art savant, « parnassien » de Germanicus et le didactisme, le réalisme expressif, tendu de Manilius. Divorce philosophique aussi : l'astronomie conduit à la connaissance de Dieu et du destin pour l'un, les déterminations planétaires permettent aux hommes de régler leurs activités pratiques pour l'autre; une vision dynamique de l'humanité dans les *Astronomiques*, une carte du ciel tissée de légendes dans les *Aratea*.

Quels liens se sont noués et défaits entre les deux personnages? Entre deux hommes que tout rapprochait, le goût de la poésie, la fascination du ciel et la croyance dans le pouvoir des astres, y a-t-il eu amitié puis rupture ou l'inverse, une *aemulatio* conflictuelle transformée en amitié? Le portrait des Gémeaux, dans les *Astronomiques*, conserve peut-être le souvenir de relations amicales : patronnés par Apollon (II, 440), ils sont les amis des Muses (IV, 381), ce sont donc des esprits tournés vers les arts et les sciences (IV, 526), des tempéraments aimables, des musiciens et des poètes *qui se frayent un chemin jusqu'aux astres et, par leur connaissance des nombres et des mesures, ils embrassent l'univers et laissent même les astres derrière eux : la nature est moins vaste que leur talent et les sert en tout :*

> *inveniunt et in astra vias numerisque modisque*
> *consummant orbem postque ipsos sidera linquunt :*
> *natura ingenio minor est perque omnia servit.* (IV, 158-160)

Il est tentant de reconnaître dans ce portrait Germanicus né le 24 mai 15 av. J.-C., sous le signe des Gémeaux...

Le mystère subsiste[35]. Mystère à une inconnue : si l'on sait tout ou presque de la personnalité de Germanicus, on ignore tout de l'auteur des *Astronomiques* dont le nom même n'est donné par aucune source antique. Ou mystère à plusieurs inconnues : quel rôle Tibère, lui-même féru d'astrologie et de poésie, a-t-il joué entre les deux poètes? Ses goûts littéraires le rapprochent de Germanicus (à tel point que D. B. GAIN a été tenté de lui attribuer les *Aratea*)[36]. Mais les anecdotes sur sa foi en l'astrologie, sur son amitié avec Thrasylle et ce que l'on sait du contenu de l'enseignement de celui-ci le rendraient plus proche de l'auteur des *Astronomiques*. Il n'a certainement pas assisté avec indifférence au débat qui, à partir de l'astrologie, explore à travers les voies de la poésie et de la philosophie les problèmes du tournant des années 12-15 ap. J.-C.

35. Ce mystère a favorisé les hypothèses les plus aventureuses : depuis B. FREIER (*op. cit.*, p. 72-90) qui voulait voir en Manilius un ami intime de Germanicus l'ayant accompagné en Orient, jusqu'à W. VON VOIGT qui proposait d'identifier les deux poètes, Nugae Manilianae, IV, *Welches Tierkreisbild hatte Germanicus zu seinem Schützgestirne?* dans *Ph. W.*, 51, 1931, col. 489-494 et 520-524.

36. D. B. GAIN, *Germanicus*, introduction, p. 17 ; sur les goûts littéraires de Tibère, cf. SUET., *Tib.*, 70, 2 *fecit et graeca poemata imitatus Euphorionem et Rhianum et Parthenium*, c'est-à-dire une poésie dans le style alexandrin, mythologique, savante et recherchée sinon obscure; v. aussi F. R. D. GOODYEAR, *Tiberius' literary tastes*, dans *A. N. R. W.*, 32, 1, p. 605-606.